

Zeitschrift:	L'Afrique explorée et civilisée
Band:	7 (1886)
Heft:	12
Artikel:	Correspondance : lettre du Dr Summers, transmise de Loanda par M. Châtelain
Autor:	Chatelain, Héli
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-132875

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sent peu de chose dans un territoire aussi immense. Mais n'oublions pas ce qui s'y fait déjà par les sociétés de missions anglaises et françaises ; nous savons d'ailleurs que la semence, fût-elle la plus petite d'entre toutes, peut devenir un grand arbre dans les branches duquel quantité d'oiseaux pourront trouver un abri.

CORRESPONDANCE

Lettre du Dr Summers, transmise de Loanda par M. Châtelain.

Loanda, 14 octobre 1886.

Cher Monsieur.

Recevant à la dernière heure une longue épître de mon ami le Dr Summers, et ne pouvant me refuser le plaisir de vous la traduire à la hâte, je ne vous donnerai cette fois-ci que peu de nouvelles de Loanda.

L'événement principal du mois écoulé a été l'inauguration du câble sous-marin reliant Loanda à Lisbonne et au reste du monde civilisé, fête qui eut lieu le 28 septembre. La cérémonie se passa sans apparat, dans la cabane de planches, feutre et tôle, qui servait de station provisoire à la Compagnie, et en présence du gouverneur et de quelques notabilités locales. Une décharge de pétards annonça l'ouverture de la ligne au public. Celle-ci a déjà rendu quelques bons services au commerce et au gouvernement. Chaque mot de Loanda à Lisbonne coûte à peu près 13 fr. — M. Burnay, entrepreneur en chef du chemin de fer, et M. Miguel Tobin, ancien banquier, arrivèrent ici le 28 septembre sur un vapeur particulier. On dit que l'inauguration des travaux doit être célébrée le 16 courant.

La tombe de Pogge dont je vous avais fait remarquer le délaissement doit être dorénavant convenablement soignée, le consul allemand de Loanda ayant reçu de son gouvernement la somme de 375 francs à cet effet.

Le 7 courant nous avons eu notre premier orage annonçant le retour de l'été. A l'intérieur les pluies ont été très abondantes depuis le 1^{er} septembre, promesse de meilleures récoltes pour l'année prochaine.

Permettez-moi de passer maintenant à la traduction de la lettre du Dr Summers.

Banza N'zunga, sur les bords de la rivière Quango,
1^{er} août 1886 (10 1/2 h. du soir), à la lumière d'une
bougie de cire brute, un morceau de cotonnade ser-
vant de mèche.

Veuillez recevoir le porteur de la présente, et le traiter comme vous le juge-
rez bon après lecture des faits qui suivent.

Dieu soit bénî pour la protection qu'il m'a accordée dans les deux dangers auxquels j'ai échappé; le premier chez N'Dalla Kissua, où le soba était mort;

ses ministres avaient conservé son cadavre plus d'un mois, attendant pour l'ensemeler que mon expédition et celle de Germano fussent arrivées, afin de piller notre camp.

Le lendemain de notre arrivée je fis ma visite au soba, fils de N'Dalla Kissua, qui me la rendit le jour suivant et m'apporta son présent : une vache, un mouton, une chèvre et trois mesures de fuba (farine de manioc). Je lui offris en retour mon cadeau dépassant la valeur du sien de 40 à 50 francs. Le quatrième jour je fus réveillé par un grand mouvement au camp, chacun préparant son arme ou jetant des feuilles vertes fraîches sur les fardeaux et sur les cabanes. En m'informant j'appris que N'Dalla Kissua était mort. D'abord je supposai que ses sujets me soupçonnaient de l'avoir tué par quelque fétiche caché dans un Évangile que je lui avais donné. Mais bientôt, je sus de bonne source qu'il était mort depuis un mois. Le soba qui m'avait reçu était son fils, qui devait régner à sa place jusqu'à notre passage, époque fixée pour l'élection du nouveau soba, à choisir parmi ses fils ou ministres. On me dit aussi que la coutume voulait que toute expédition passant à l'époque du décès du soba fût livrée au pillage. C'était ce qui causait l'émotion régnant au camp. Durant deux jours nous vécûmes dans l'attente des événements et le troisième jour je reçus une lettre du nouveau soba. Il désirait une quantité énorme de poudre et de cotonnade pour enterrer son père. La demande était conçue en termes très amicaux, il exprimait seulement le regret que je n'eusse point prêté assistance au soba dans sa guerre. Alors nous comprîmes la raison de la grande fusillade qui s'était fait entendre pendant les deux jours précédents. La guerre nous avait sauvés, car le soba se trouvait encore trop faible pour montrer beaucoup d'insolence. Aussi se contenta-t-il de mon présent, un baril de poudre et un peu de fazenda (cotonnade). Ce soba, N'Dalla Kissu Cahouco, nous demanda de l'eau-de-vie; nous n'en avions pas à lui donner.

Peu de jours après l'avoir quitté nous arrivâmes chez le soba Quingongo. Celui-ci me promit une vache et son veau et je lui fis mon cadeau en retour. Quelques heures plus tard ses gens tuèrent le veau, disant qu'il n'était pas compris dans le présent; en réalité leur pensée était que la vache ne ferait pas beaucoup de chemin sans son veau et que de cette manière ils rentreraient en possession de leur bête. Quelques-uns de nos porteurs découvrant cette ruse coururent au camp, et en peu de minutes tous étaient en armes et formés en ligne, crient, hurlant, tempêtant, et gesticulant avec tant de fureur que je me vis obligé de saisir mon fusil afin de prévenir si possible un conflit; mais plus je croyais les apaiser, plus le vacarme croissait. Leurs cris de Ugombé (vache) étaient si étourdisants qu'il nous fut longtemps impossible d'entrer en pourparlers avec les indigènes. Après une heure d'angoisse, nous arrangeâmes l'affaire avec le soba, qui promit de rendre une vache et un veau, ce qu'il fit en effet le lendemain matin. Je fus reconnaissant de cette délivrance. Si nos porteurs avaient fait feu, personne ne peut prévoir quelles auraient été les conséquences.

Mes propres porteurs se montrèrent bien plus dangereux que les sobas. Je crois qu'Antonio, le porteur de la présente, n'est pas innocent de l'incendie qui

éclata au camp il y a cinq jours. Le feu commença à minuit dans ma cabane-cuisine où il n'était point resté de feu. Je sautai hors de ma hutte, et assisté de quelques hommes, je réussis à réprimer l'élément destructeur avant qu'il eût atteint la poudre ; Germano n'en avait pas moins de 250 barils, d'autres petits marchands en avaient 100 et moi 38.

Le lendemain j'entendis qu'on conspirait pour engager un sorcier, *feiticeiro*, afin qu'il me maudit moi et mes marchandises, tandis que la moitié de mes gens devaient se tenir prêts à s'enfuir avec leurs fardeaux, et Antonio avec mon bœuf de selle et quelques colis.

Je me couchai, mais pour veiller ; à minuit le *feiticeiro* commença ses malédictions dans l'éloignement ; un mouvement général s'en suivit, et les charges prenaient déjà des ailes, lorsque soudain je parus et criai à mes hommes de répondre à l'appel. Environ douze hommes y manquèrent, mais ils ne tardèrent pas à reparaître, rappelés qu'ils furent par leurs amis.

Alors je les désarmai tous, me fis remettre toutes les charges, ordonnai d'allumer des feux, et préposai à leur garde deux hommes dont l'un était mon cuisinier, puis j'allai me coucher pour m'endormir bientôt. Le matin, je fis une réprimande à mes hommes, sans colère mais avec fermeté. Tout le jour, Antonio ne cessa de répéter des propos grossiers et tous les autres se joignirent à lui pour m'insulter. Hier, de nouveau, Antonio conspira contre moi, cette fois pour m'empoisonner. A déjeuner, je trouvai certaines drogues, *milongos*, dans ma nourriture qui en prit un goût singulièrement astringent et suspect. Je surpris mon cuisinier disant à quelques autres que je lui avais demandé ce qu'étaient ces *milongos*, et qu'il avait répondu que c'était pour mieux faire bouillir les aliments. Je cachai la nourriture et ils parurent surpris qu'il m'en fallût une autre dose le soir. Ils m'en présentèrent derechef au dîner, et je procédai de même qu'au déjeuner. Je ne pouvais rien dire, car tous semblaient y avoir trempé les mains.

Il m'est nécessaire de me défaire d'Antonio et du cuisinier et je crois que j'y réussirai. J'ai convenu avec Antonio qu'il portera ma lettre à Malangé et qu'il recevra triple ration militaire et un bon pour 20 mètres de cotonnade. Il attend en ce moment que je finisse ma lettre. Je soupçonne que le cuisinier a l'intention de s'en aller avec lui quand je serai endormi et d'emporter quelque chose. Je le laisserai partir avec ce qu'il lui plaira de prendre, pourvu que je sois délivré de lui. Mes gens ont aussi conçu le projet de brûler ma hutte. A cet effet, ils m'envoyèrent un homme qui devait mettre un baril de poudre à la place d'un de mes paquets. Heureusement le coup manqua.

Malgré tout cela j'ai bon espoir d'atteindre Lubuco dans deux mois environ. Je mets ma confiance en Dieu. Ces pauvres gens semblent me haïr parce que je suis un « Ngunga Nzambi » (homme de Dieu). Mais leur motif le plus puissant, c'est sans doute l'amour du pillage. Germano ne se prononce pas, tandis que la pensée du vol sourit aux douze Ambaquistes. Jusqu'à présent je n'ai perdu que peu de chose ; les sobas m'ont coûté à peu près 250 fr. et m'ont donné en retour deux vaches, une génisse, un veau, un mouton et une chèvre. En fait de bétail,

je possède en outre un bœuf de selle et trois moutons. J'ai donné à mes porteurs une vache, une chèvre, deux porcs, et demain je leur donnerai un « beef. »

Les natifs de cette région sont tout à fait sauvages ; cependant ils sont armés de fusils et n'ont que peu d'arcs. Ils appartiennent à la nation belliqueuse des Kari ; ils m'ont fait payer 100 francs pour obtenir le droit de traverser la rivière et je dois y ajouter 50 francs pour l'usage d'un canot. Ils sont très insolents et je les crois capables de combiner avec mes porteurs quelque plan de pillage. En passant ici le major Carvalho donna assez de cotonnade pour les vêtir tous, sans parler de l'eau-de-vie qu'il distribua. Il va sans dire qu'ils attendent la même générosité de tout homme blanc. Hier déjà ils avaient envie de mettre la main sur mes marchandises, mais le vieux soba les retint en disant que sûrement ils périraient en rentrant chez eux. Si les indigènes sont mauvais, mes porteurs sont pires. Je ne sais ce qu'ils ont en tête pour demain. On parle déjà de la perte probable de mon bétail en traversant la rivière. Mais ne craignez rien. Je dois finir de peur qu'Antonio ne devine que la lettre parle beaucoup de lui.

J'espère que vous recevrez une autre lettre dans six mois.

W. R. SUMMERS.

P.-S. On m'annonce de l'intérieur que le dit Antonio allait être condamné au service militaire à Mozambique, quand un missionnaire de Malangé intervint en sa faveur et obtint sa grâce.

Dans la première partie de ma lettre j'ai oublié de faire mention du vapeur *Cidade da Raia* qui va faire concurrence à l'*Empreza Nacional*. Les vapeurs de cette nouvelle ligne font une réduction de 25 % sur le frêt et un rabais non moins considérable sur les billets de passage.

Héli CHATELAIN.

BIBLIOGRAPHIE¹

MADAGASCAR ET SES HABITANTS, par M. *Alfred Grandidier*. Paris (Firmin Didot et C°), 1886, in-4°, 30 p. — C'est une véritable bonne fortune que de pouvoir lire un mémoire du célèbre explorateur de Madagascar, dont les travaux ont tant contribué à nous faire connaître cette grande terre sous son vrai jour. Lue, le 25 octobre 1886, dans la séance publique annuelle des cinq Académies, cette notice a été écrite dans le style sonore qui convient à ces assemblées solennelles et composée avec cette netteté, ce fini que peut donner à ses œuvres le voyageur qui parle d'après ce qu'il a vu et ressenti lui-même.

Ne s'attachant pas à traiter spécialement tel ou tel point de la géo-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.